

L'école, le curé, la mémoire et la photographie

Grenoble/Arts. Le Musée dauphinois expose un riche fonds de photos de classe des années 1884-1914

CORPS DE CLASSE. Musée Dauphinois, 30, rue Maurice-Gignoux, 38031 Grenoble Cedex 1. Tél. : 04-76-85-19-01. Jusqu'au 31 octobre.

GRENOBLE

de notre correspondante

Pour le Musée dauphinois de Grenoble, c'est un cadeau du ciel. Un cadeau légué par le curé du Sappey, village de Char treuse, qui le tenait lui-même de la grâce du Seigneur, ou d'un heureux hasard. L'histoire remonte aux années 1880, du temps où Le Sappey voyait les familles aisées de Grenoble monter en calèche passer une journée à la montagne. A l'Auberge des touristes, tenue par Régis et Séraphine Cristille, la table est abondante et le vin frais. Frédéric, le cinquième fils, a pris le bar-tabac ; son frère Paul, douzième et avant-dernier de la famille, travaille à Grenoble comme mégissier.

Tous deux sont passionnés par la photographie. Chaque année, au printemps, Paul enfourche son tricycle et part en tournée avec son lourd appareil à pied, sur les chemins de l'Isère, de la

Drôme et des départements voisins. Frédéric, dans son bar-tabac, développe les plaques que lui rapporte son frère, tire les photos, les vend et les expédie. Leur activité se partage entre le portrait, les paysages de la Char treuse et les photos d'artisans et d'ouvriers (tanneurs, gantiers, potiers, menuisiers...). Mais leur vraie spécialité est la photo d'école que les lois de Jules Ferry viennent de décréter « *laïque, gratuite et obligatoire* ».

La suite ? L'histoire ne la dit pas. C'est bien des années après, lors de la vente du bar-tabac, que des jeunes découvrent, dans les greniers, un lot de boîtes poussiéreuses dans lesquelles sont enfermées près de trois mille plaques de verre photographiques. Aussitôt, ils préviennent le curé du Sappey, le Père Bruno Rendu, qui règne sur le club-photo de la paroisse. Celui-ci s'empresse de prévenir les descendants de la famille et, avec leur consentement et l'aide de bénévoles, commence à inventorier les plaques. Durant presque trente ans, la dernière messe dite, l'ecclésiastique scrute, examine, tire par-ci par-là quelques photos qu'il expose au Sappey.

Son idée est qu'après sa mort la collection aille au Musée dauphinois. En 1996, il se ravise et réalise le legs de son vivant.

Le conservateur en chef, Jean-Claude Duclos, se demande alors comment présenter au public cette collection, témoignage précieux sur l'école de la République. Aligner au mur les clichés au rituel figé du maître et des enfants, alignés et superposés selon les tailles et les âges ? « *C'eût été trop ennuyeux* », admet le conservateur. Un vrai casse-tête.

« JE LES AI FAIT DÉSOBÉIR »

« *Il fallait trouver le moyen de les faire parler autrement* », reprend Jean-Claude Duclos. Il a alors l'idée de faire appel à Catherine Poncin. Installée à Montreuil (Seine-Saint-Denis), celle-ci mène depuis plus de dix ans une recherche photographique et plastique à partir d'images trouvées ou issues de fonds d'archives. Elle propose une lecture plus contemporaine de l'image initiale, sauvant du passé ce qui reste vivant.

Sa création la plus récente a été réalisée à partir du fonds photographique du Centre historique minier de Lewarde, dans le

Pas-de-Calais. Dans le cas de la collection des frères Cristille, elle a travaillé exclusivement sur les photos d'école, qui constituent l'argument de l'exposition « Corps de classe » présentée actuellement au musée, avec pour objectif de rompre l'uniformité.

« *Je les ai fait désobéir* », dit la photographe en parlant des écoliers auxquels Paul Cristille avait intimé de ne pas bouger. Catherine Poncin, au contraire, a saisi la robe qu'un souffle d'air a fait s'envoler, l'étoffe qui a collé à la cuisse, la tête qui s'est penchée, la main qui a glissé, s'est fauillée dans la blouse et est venue attraper celle du voisin.

Introduisant le mouvement dans ce qui était fixe, elle a déconstruit l'installation, disloqué le « corps » de classe, créé « un chaos à partir duquel les corps respirent, les visages s'animent ». « *C'est un regard qui abolit le temps* », analyse Jean-Claude Duclos, qui espère que l'« entrée » du visiteur en sera d'autant facilitée. Comme si, rendue au mouvement, l'enfance fixée par les frères Cristille n'avait plus d'âge.

Nicole Cabret